

# PRÉSENCE PORTUGAISE DANS LE RÉPERTOIRE DU GROUPE MUSICAL TOURÉ KUNDA

**Raphaël Lambal**

*Université Assane Seck de Ziguinchor (Sénégal)*

**Doudou Dieye Gueye**

*Université Assane Seck de Ziguinchor (Sénégal)*

## **Résumé**

Le concept de World music (Musiques du monde) est aujourd'hui reconnu dans l'univers du show bizz. C'est au tournant des années 70/80 que les compagnies de disques inventent ce concept pour qualifier le répertoire original du groupe TOURÉ KUNDA, originaire de Ziguinchor, qui s'impose sur la scène musicale mondiale. Riche et varié, ce répertoire se trouve au confluent de plusieurs sonorités musicales et sources linguistiques dont le créole, langue-témoin de la présence portugaise à Ziguinchor. De Natalia à Terra Saabi en passant par Sila Béto et tout dernièrement Santhiaba, une étude des nombreuses chansons créoles dans les opus de TOURÉ KUNDA atteste une inter-fécondation heureuse et réussie entre la culture portugaise et la culture locale de Ziguinchor.

**Mot-clés:** TOURÉ KUNDA, Ziguinchor, créole, chansons.

## **Summary**

*The concept of World music is now recognized in the world of show bizz. It's in a years 70/80 that the record companies invented this concept for to qualify the original repertoire of the group TOURÉ KUNDA, from Ziguinchor, which imposes itself on the world music scene. Rich and varied, this repertoire is found at the confluence of several musical sounds and linguistic sources including Creole, language-witness of the Portuguese presence in Ziguinchor. From Natalia to Terra Saabi via Sila Béto and most recently Santhiaba, a study of the many Creole songs in TOURÉ KUNDA opens testimony to a successful and successful inter-fertilization between Portuguese culture and the local culture of Ziguinchor.*

**Keywords :** TOURÉ KUNDA, Ziguinchor, Creole, songs.

## **PRESENÇA PORTUGUESA NO REPERTÓRIO DO CONJUNTO TOURÉ KUNDA**

### **Resumo**

*O conceito de World music (Músicas do mundo) é hoje reconhecido no universo do “show bizz”. É no decorrer dos anos 70/80 que as companhias de discos inventam este conceito para qualificarem o repertório original do conjunto Touré kounda, oriundo de Ziguinchor, que se impõe na cena musical mundial. Rico e variado, este repertório encontra-se nos confluente de muitas sonoridades musicais e fontes linguísticas por entre as quais o crioulo, língua-testemunha da presença portuguesa em Ziguinchor. De Natália a Terra Saabi em passando por Sila Béto e muito recentemente Santhiaba, um estudo das numerosas canções creolas nos opus de Touré Kounda atesta de uma inter-fecundação feliz e conseguida entre a cultura portuguesa e a cultura local de Ziguinchor.*

**Mots-clés :** TOURÉ KUNDA, Ziguinchor, crioulo, canção.

## **Introduction**

À l'automne 1978, des milliers de personnes bravant la pluie et la grisaille parisienne, se rassemblent, à l'hippodrome de Pantin à Paris, pour se réchauffer aux harmoniques ensoleillées de deux frères sénégalais encore inconnus, Ismaïla et Sixu Tidiane Touré. Ce duo matriciel, du futur groupe musical *TOURÉ KUNDA*, inaugure ainsi, sans le savoir, l'intrusion en France de la *World music* dans son acception francophone, avec quelques-unes de leurs chansons qui ont fait date comme *CASA DI MANSA*. Ce concert remarqué de Pantin impose tout de suite *TOURÉ KUNDA* sur la scène musicale française. Il consacre son répertoire dont l'originalité est à la fois audible et perceptible dans la confluence de sonorités multiples issues de sources linguistiques plurielles dont le créole, langue-témoin de la présence portugaise à Ziguinchor. De *Natalia* à *Terra Saabi* en passant par *Sila Béto*, et tout dernièrement *Santhiaba*, une étude des nombreuses chansons créoles de *TOURÉ KUNDA* atteste une inter-fécondation heureuse et réussie entre la culture portugaise et la culture locale de Ziguinchor, ville de naissance des frères TOURÉ; et à laquelle ils ont rendu un vibrant hommage dans leur dernier opus *SANTHIABA* en 2008 :

*«Izguichor, bou gassidia manga di guintis*

*Gna papès, gna maïs*

*Na gardissibou, cou força»*

*«Tu nous as accueilli Ziguinchor*

*Avec une chaleur que toi seule peux offrir.»*

«Nos ancêtres pour l'éternité te restent reconnaissants. Nous te demeurons fidèles à jamais. Terre convoitée, terre de toutes les verdure et de toutes les saisons. Mère adoptive, Mère de tous les enfants de toutes les couleurs, Mère porteuse du *goumbé*, de l'*Assiko*, de la *morna* et du *diambadong*<sup>1</sup>. C'est en hommage que nous t'adressons tous ces hymnes», disent les Frères TOURÉ dans cette chanson où ils rappellent tout ce qui a rendu possible le développement de leur talent ailleurs,

1. Gumbé, Assiko, Morna et Diambadong sont des rythmes folkloriques très vivants à Ziguinchor.

en France, mais d'abord la naissance de leur génie créateur, ici même à Ziguinchor.

## **1. Touré Kunda : contexte d'émergence ici (Ziguinchor) et de succès ailleurs (France)**

### **1.1. Ziguinchor : lieu et contexte d'éclosion du talent des Frères TOURÉ**

Nul ne saurait parler du groupe mythique de *TOURÉ KUNDA* sans s'appuyer sur le caractère multiculturel de la ville de Ziguinchor, ville mosaïque dans laquelle les cultures sénégalaises, gambiennes, guinéennes, maliennes et tant d'autres cohabitent. Ziguinchor est donc un carrefour de cultures par excellence, un terreau propice à l'éclosion de tous les arts. En raison de cette particularité, le groupe musical *SUPER DIAMANO*, dans les années 70, est venu y effectuer un long séjour de recherche musicale qui lui a permis, par la suite, de marquer profondément la musique sénégalaise. Dans le volet artistique et culturel, de nombreuses autres formations telles que la *FRATERNELLE DE ZIGUINCHOR*, la *STELLA*, le groupe de théâtre de Tilène, *PANTI BOU DJOBÉ* et, bien plus tard, le *TAALING-TAALING*, une troupe théâtrale aussi mythique que le groupe *TOURÉ KUNDA*, ont vu le jour.

La particularité de Ziguinchor, d'après les témoignages recueillis auprès d'anciens résidents, était son bouillonnement artistique et son caractère festif. Ainsi, disait-on, pendant les week-ends, une animation fébrile gagnait tous les quartiers de la ville. Quand, dans le quartier de Kandé, était organisé un *sawarouba mandingue*, Santhiaba et Boudody rivalisaient d'ardeur avec *la danse du Koumpo*, au moment même où le quartier Boucotte organisait son *Sabar Wolof*, et le quartier de Colobane égayait l'atmosphère avec le *balafon*. Tels étaient à la fois le contexte et l'ambiance artistiques de la ville de Ziguinchor. Ainsi, pouvait-on voir une certaine classe moyenne sociale, souvent des fonctionnaires nordistes en service dans la ville de Ziguinchor, faire le

tour des quartiers à vélo pour vivre cette ambiance.

C'est dans ce contexte historico-culturel que les frères TOURÉ, du groupe ethnique soninké, s'initieront à la musique en s'inspirant sans réserve de ce répertoire local, et en animant par moments des soirées dans certains bars de la ville. À cette époque, on ne parlait pas encore de groupe *TOURÉ KUNDA*. Les témoignages attestent que c'est à l'*ESPERANZA JAZZ*, qu'ils ont appris le théâtre et la musique. Ils chantaient dans toutes les langues locales parlées à Ziguinchor comme le Soninké, le Créole, le Mandingue, le Diola, le Peulh, le Wolof, etc. Ils utilisaient, à volonté, les instruments locaux comme le balafon, la kora, l'ékontine ou le sabar. Une fois en France, au tournant des années 70/80, cette originalité assurera leur succès planétaire.

## **1.2. *Touré kunda* ou les raisons d'un succès ailleurs**

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, la France a fait venir sur son sol une importante population prolétaire, originaire de ses anciennes colonies africaines. Cette main-d'œuvre étrangère, fille du plein emploi de la période des Trente glorieuses (1945-1975), est cependant longtemps ignorée, voire ostracisée par les acteurs politiques et culturels qui n'ont pas su lire et interpréter les signes précurseurs annonçant les révolutions minuscules que cette communauté provoquera quelques décades plus tard. Notre propos est de revenir brièvement sur quelques moments d'histoire et quelques figures de la décennie d'incubation (1970-1980) d'où va naître et se développer, sur fond de lutte sociale et de revendication identitaire des immigrés, le phénomène musical *TOURÉ KUNDA* qui s'installera durablement dans le paysage culturel français, africain et mondial.

Tout est d'abord parti de la Rue Lénine, Commune de Pierrefite, dans le Département de Seine-Saint-Denis. Les résidents africains d'un foyer d'immigrés refusent de payer leurs loyers pour protester contre la vétusté du bâtiment. Car quelques jours plus tôt, la nuit du réveillon du Nouvel An 1970, cinq travailleurs africains avaient

trouvé la mort dans l'incendie de l'immeuble-taudis qu'ils occupaient avec d'autres congénères à Aubervilliers. Cette forme de contestation inédite, par la suite appelée la grève des loyers, fait tache d'huile, et révèle toute la géographie de la misère dans Paris et la petite couronne (Drancy, Aubervilliers, Montreuil, etc.). Les immigrés, pour la plupart illettrés, font l'apprentissage de la lutte pour leurs droits civiques avec les moyens du bord. Parmi les grévistes de Pierrefite, se dégage une figure séduisante, par son charisme et son impressionnant talent d'organisateur, Mamadou KONTÉ<sup>2</sup>

Ouvrier sénégalais analphabète arrivé en France en 1965, il réussit à mobiliser d'abord les habitants du foyer, puis s'allient les voix importantes dans les groupes immigrés (les aînés, les marabouts et les griots) avant de trouver des soutiens au sein de la frange progressiste de la société française – les militants gauchistes ou associatifs, les pacifistes épris de solidarité internationale, des proches de la Jeunesse chrétienne, etc. Je renvoie ici au film hilarant *Black mic-mac* de Thomas Gilou en 1986 qui restitue bien l'atmosphère des foyers d'immigrés africains de l'époque. Et Mamadou KONTE a énormément contribué à l'écriture du scénario de ce film.

Après la grève, ce petit groupe de Pierrefite, prospère dans l'ombre de quelques foyers surpeuplés où l'on continue à discuter politique. Une nouvelle dynamique est en gestation sans que personne ou presque ne s'en aperçoive. On échange les dernières nouvelles concernant les expulsions d'immigrés, les crimes racistes ayant visé des ressortissants d'Afrique noire ou du Maghreb, notamment en 1971 et 1972.

---

2. Voir Waberi Abdourahman, « Des immigrés aux artistes africains parisiens. Une migration sémantique récente », *Cahiers d'études africaines*, 2/2010 (N° 198-199-200), p. 1147-1161. Nous devons beaucoup, dans notre analyse, à cet article qui explore en profondeur le versant social et culturel de l'histoire de l'immigration en France dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Sur ce sujet, voir aussi le travail de Catherine Quiminal, *Gens d'ici, gens d'ailleurs*, Paris, Christian Bourgois, 1991, qui propose une analyse éclairante du phénomène migratoire du groupe ethnique SONINKÉ auquel appartiennent les Frères TOURÉ KUNDA.

Sur les conditions de logement dans les foyers parisiens pour travailleurs étrangers, voir Marc Bernardot, « Chronique d'une institution : La Sonacotra (1956-1976) », in *Sociétés Contemporaines*, 1999/1-2 (n° 33-34), pp. 39-58.

En 1974, Valéry Giscard d'Estaing, élu de justesse face au candidat socialiste François Mitterrand, succède à Georges Pompidou à la présidence de la République. L'époque, après l'euphorie de mai 68, et suite au premier choc pétrolier de 1973, est à la déprime économique. Le chômage de masse fait son apparition, menaçant de déclassement social les couches les plus fragiles de la société française, et bien sûr les immigrés, qui l'accueillent par une série de grèves spectaculaires. La grande grève des Éboueurs parisiens de novembre 1974 marque les esprits au point de conduire le nouveau président à inviter les éboueurs, de la rue du Faubourg Saint-Honoré, à partager un petit déjeuner à l'Élysée le 1<sup>er</sup> janvier 1975. Une première dans les annales de la République française. Mais face à l'échec des politiques pour endiguer le chômage de masse, Giscard d'Estaing déclare officiellement l'arrêt de l'immigration en France. Dès lors commencent dans la foulée les premières luttes des «sans-papiers» qui se poursuivent encore aujourd'hui. Son gouvernement lance un programme «d'aide au retour» sous la houlette de Lionel STOLÉRU qui inaugure le poste de secrétaire d'État à l'Immigration.

Le contexte est propice à l'activisme de Mamadou KONTÉ et de son groupe du foyer de Pierrefite. En réponse à l'«aide au retour» du gouvernement français jugé humiliant, KONTÉ met sur pied l'Association d'Aide au Retour Créateur des Travailleurs Africains (AARCTA), non pour contribuer au retour des immigrés, mais pour ne pas laisser l'initiative de l'action aux seules autorités françaises. Si son Association est ouverte à toutes sortes de projets, Mamadou KONTÉ a eu l'intuition géniale de l'orienter prioritairement vers la musique, outil de combat qui est plus à la portée des immigrés pour la plupart illettrés. Son expérience militante lui avait fait comprendre qu'en France, la culture est une passion, un horizon, un idéal cher aux Français ; et que la lutte pour les droits civiques et sociaux va forcément de pair avec celle de la reconnaissance culturelle.

Appuyé par les réseaux militants et soutenu par des artistes pionniers de la scène musicale française comme François Béranger, Jean-Pierre

Alarcen, Claude Nougaro, Bernard Lavilliers et le chanteur suisse Michel Buhler, Mamadou KONTÉ initie le festival *AFRICA FÊTE* pour faire découvrir à la France et au monde l'extraordinaire richesse des musiques africaines. Suite à l'effet de surprise et de nouveauté, largement diffusé par les nouvelles radios libres, créées au moment de la libéralisation de la bande FM (comme l'exemple emblématique de la Radio Nova<sup>3</sup>), le succès du festival est immédiat. Dès la première édition d'*AFRICA FÊTE*, les deux jeunes frères sénégalais, Ismaïla et Sixu Tidiane Touré, arrivés en France quelques années plus tôt, sont lancés et atteignent le succès, puis la consécration une ou deux années après, sous le nom de *TOURÉ KUNDA*, les «Frères éléphants», avec ce morceau qui a fait fureur, *EM'MA*.

Dans cette chanson emblème qui a marqué toute une génération, les «Frères éléphants» révèlent toute la mesure de leur immense talent diversement décliné dans leur discographie pour exprimer toutes les cultures de Ziguinchor qui les ont façonnés, celle du Créole, entre autres, significativement présente dans leur répertoire.

## **2. Répertoire créole de *TOURÉ KUNDA*: traduction et analyse thématique**

### **2.1. Langue créole, raison d'une présence**

La présence de la langue créole dans la ville de Ziguinchor est un legs des Portugais présents à Ziguinchor depuis 1445. Le créole est une langue pidgin, spontanée, créée pour faciliter la communication entre les colonisateurs portugais et les populations indigènes<sup>4</sup>. Le créole en Guinée-Bissau est la principale langue vernaculaire de ce pays, parlée par une grande partie de la population. Le créole ou *kriol* est également parlé au sud du Sénégal, en Casamance, ancienne colonie portugaise. C'est un créole à base de portugais et de langues locales casamançaises.

---

3. Voir H'LIMI Marc, «Détecter et révéler les talents de demain. Le modèle de Radio Nova», *Le Journal de l'école de Paris du management*, 5/2006 (N° 61), pp. 16-22.

4. Voir Jean Léonce Doneux, Jean-Louis Rougé, *En apprenant le créole à Bissau ou Ziguinchor*, Paris, L'Harmattan, 1988.



À l'origine, comme l'ont souligné les travaux de quelques chercheurs<sup>5</sup> (Nicolas Quint, Jean-Louis Rougé, etc.), les échanges commerciaux et les contacts réguliers entre Portugais et habitants de l'Afrique subsaharienne conduisent à l'apparition d'une série de langues nouvelles, les créoles afro-portugais, qui constituent finalement un prolongement de la Romania en terre africaine. Ces langues créoles se sont probablement formées entre 1450 et 1550, à partir du portugais (dont elles tirent la majeure partie de leur vocabulaire courant) et de diverses langues africaines (généralement qualifiées de «substrats» et dont l'influence est particulièrement forte au niveau de la grammaire des créoles résultants).

Ceci explique la présence de beaucoup de mots des langues africaines (diolas, mandingue, baïnounck, balante, pépel, etc) enchevêtrés dans le portugais des navigateurs du XV<sup>e</sup> siècle. Dans les années 60, le créole était l'une des langues les vivantes à Ziguinchor comme l'atteste sa présence dans le répertoire de *TOURÉ KUNDA*. L'analyse de quelques chansons créoles que nous avons isolées permet de dégager un certain nombre de thèmes essentiels et constants de la culture luso-tropicale.

## **2.2. Traduction et analyse thématique de chansons créoles**

### **2.2.1. Amour et travail (*Natalia, Maria Bonita, Fiança, Labrador, etc.*)**

Un éventail important de thèmes est chanté par *TOURÉ KUNDA* dont ceux de l'AMOUR et du TRAVAIL. La chanson *Labrador* est une incitation et un encouragement au travail à travers l'évocation des métiers d'agriculteur, de pêcheur et d'artisan. Expression de la liberté, manifestation de l'intelligence humaine, le travail est indispensable à

---

5. Nicolas Quint, *Les créoles portugais d'Afrique : quelques échos d'une Romania subsaharienne, MicroRomania*, CROMBEL (Comité belge du Bureau européen pour les Langues moins répandues), 2014, pp. 3-9.

Jean-Louis Rougé, *Dictionnaire étymologique des créoles portugais d'Afrique*, Paris, Karthala, 2004.

Ces quelques travaux sont essentiels pour comprendre l'histoire et la linguistique des langues créoles portugaises en Afrique.

l'homme. Il lui permet de survivre et d'assurer son confort, tout en lui garantissant le respect des autres. Ainsi, chacun doit faire avec amour un travail qui lui convient.

À côté du travail, l'AMOUR s'impose comme la thématique centrale dans le répertoire de *TOURÉ KUNDA*. En effet, l'AMOUR, dans sa dimension romantique et sentimentale ainsi que la symbolique universelle de la femme qui l'incarne, est au cœur de la culture créole. Nous retrouvons l'expression de cet aspect culturel dans les chansons comme *Natalia*, *Fiança* et surtout *Maria Bonita*.

Dans *Natalia*, c'est l'hommage à la femme noire qui est exprimé dans des notes qui font écho aux vers célèbres du poème *FEMME NOIRE* de Léopold Sédar Senghor :

«Femme nue, femme noire  
Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel  
Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres pour  
nourrir les racines de la vie.»<sup>6</sup>

Cet hommage à la femme noire est aussi un hommage adressé à toutes les femmes noires, africaines et métisses comme s'est bien dit dans la chanson :

«Cette chanson-ci que vous entendez, nous la dédions à nos mamans, nos épouses, nos sœurs et toutes les femmes du monde.»

Dans *Maria Bonita*, c'est la manifestation d'un amour unique éprouvé pour une femme extraordinairement belle et appréciée de tous que, malheureusement, l'on n'a pas pu conquérir. *Maria Bonita* est une chanson qui déplore la solitude ressentie lorsque l'amoureux ne reçoit pas des signaux de réciprocité. Situation qui, à coup sûr, conduit vers la dépression, la culpabilité. Bref, un chagrin d'amour dont le remède le plus efficace est de le noyer dans l'alcool.

---

6. Léopold Sédar Senghor, *Poèmes*, Paris, Seuil, 1964, 1973, 1979 et 1984, p. 17.

### **2.2.2. POLITIQUE (Guerrilla, Saporta, etc.)**

Ziguinchor a été une base arrière du Parti Africain pour l'Indépendance de la Guinée Bissau et des îles du Cap-Vert (PAIGC) lors de la guerre de libération de la Guinée portugaise. Cette guerre, initiée en 1961, prend fin en 1975 par la déclaration unilatérale d'indépendance prononcée par les combattants du PAIGC sur les collines de Madina de Boé après quatorze années de guerre atroce. La mémoire de ce conflit est entretenue dans beaucoup de chansons populaires en Guinée Bissau. Mais chez *TOURÉ KUNDA*, ce sont surtout ses conséquences douloureuses qui sont exprimées dans *Saporta* et surtout *Guerrilla* où l'on peut écouter ces paroles: «La guerre s'est abattue sur la Guinée portugaise. Nos papas et nos mamans y sont tous morts.»

### **2.2.3. L'émigration et la condition humaine (SDF)**

Les migrations sont souvent qualifiées d'économiques ou de politiques et plus récemment de climatiques. Elles sont dues pour la plupart à des situations de guerre, ou encore, à une situation économique précaire consécutive à la famine ou à l'influence d'une politique néfaste. Les causes principales et «classiques» sont les conditions de vie non favorables. Pour autant, la migration n'est pas souvent synonyme de réussite. La chanson *SDF* (Sans Domicile Fixe) est, à ce niveau, particulièrement édifiante à double titre. D'abord, elle révèle un parcours d'immigration qui se termine par l'échec – d'où le titre *SDF* (Sans Domicile Fixe). Ensuite cette chanson est vraiment précurseur. Presque trente années avant que l'émigration clandestine ne devienne un fléau en Afrique depuis les premières années de la décennie 2000 à nos jours, *TOURÉ KUNDA* sensibilise contre les mirages de l'immigration vers l'Europe ou les Etats-Unis comme en témoigne les paroles de cette chanson: «J'ai quitté la maison pour aller vers d'autres terres. Oh mon Dieu, je vais vers d'autres terres. Ma mère m'a dit dans la chanson oh que nous sommes fatigués. Il n'y a pas de travail, pas d'argent ni de maison. Le froid me tue, la faim me tue et je n'ai pas de lit.»

Cette vie en exil, ailleurs, loin de Ziguinchor, ravive chez TOURÉ KUNDA à la fois le souvenir et la nostalgie de la terre mère, *Terra Saabi*, à laquelle il ne cesse de rendre hommage.

#### **2.2.4. Hommage à Ziguinchor (Terra saabi ou conscience d'un retour au pays natal, Bay pa mar, Izguichor, etc.)**

Ziguinchor est, en effet, la terre mère des «Frères Éléphants». Ils ont un lien fusionnel avec cette cité, lien de multiples fois exprimé dans toutes les langues parlées à Ziguinchor. En créole, nous pouvons citer *Terra saabi*, *bay pa mar*, ou *Isguichor* la chanson citée dans l'introduction de ce travail. Un sentiment, ou plus encore, une conviction anime toujours celui qui écoute les chansons de TOURÉ KUNDA sur Ziguinchor: l'impossibilité pour les «Frères Éléphants» de traduire suffisamment en mots ou en sons leur attachement pour Ziguinchor. C'est ce qui explique peut-être le retour obsessionnel de ce thème dans leur discographie. En 2008, à la sortie de leur dernier album, *Santhiaba*, écoutons-les au micro de Joe Farmer, de Radio France Internationale (RFI), dans son émission **Épopée des musiques noires** :

«C'est à Santhiaba que notre vie à commencer, nous y sommes nés et y avons grandi au milieu des Soninkés, mandingues, Diolas, Créoles Portugais, Peuls et Wolofs; c'est aussi le lieu de notre apprentissage de la musique, du théâtre et de la danse. Nous y avons surtout appris à vivre harmonieusement avec toutes les composantes dialectiques résultant de ce généreux brassage ethnique.»

Ce sentiment particulier, unique et intraduisible d'attachement à cette ville de Ziguinchor, de culture ouverte, plurielle et d'hybridité heureuse, de l'aveu général des Ziguinchorois authentiques, les *fidio di terra*, trouve son expression la plus aboutie dans la chanson, en langue mandingue, *FONDINKÉ* de TOURÉ KUNDA. Le choix est subjectif, bien sûr; mais nous respectons le ressenti des habitants. Cette chanson, *FONDINKÉ* (solidarité en langue mandingue), qui ne peut

s'apprécier réellement que par l'écoute, est un véritable hommage à la ville de Ziguinchor dans une magistrale synthèse musicale de toutes les sonorités de la Casamance.

## **Références bibliographiques et discographiques**

### **A. Références bibliographiques**

Marc Bernardot, «Chronique d'une institution: La Sonacotra (1956-1976)», in *Sociétés Contemporaines*, 1999/1-2 (n° 33-34), pp. 39-58.

Jean Léonce Doneux, Jean-Louis Rougé, *En apprenant le créole à Bissau ou à Ziguinchor*, Paris, L'Harmattan, 1988.

Nicolas Quint, *Les créoles portugais d'Afrique: quelques échos d'une Romania subsaharienne*, MicroRomania, CROMBEL (Comité belge du Bureau européen pour les Langues moins répandues), 2014, pp. 3-9.

Catherine Quiminal, *Gens d'ici, gens d'ailleurs*, Paris, Christian Bourgois, 1991.

Jean-Louis Rougé, *Dictionnaire étymologique des créoles portugais d'Afrique*, Paris, Karthala, 2004.

Léopold Sédar Senghor, *Poèmes*, Paris, Seuil, 1964, 1973, 1979, 1984.

### **B. Références discographiques**

Pour l'écriture de cet article, nous avons isolé les quelques chansons ci-après, extraites de l'œuvre discographique importante et diverse du groupe musical *TOURÉ KUNDA: EM'MA, Natalia, Maria Bonita, Fiança, Labrador, Guerria, Saporta, SDF, Terra Sabi, Bay pa mar, Izguichor, Fondinké*.

### **C. Références électroniques**

Abdourahman A. Waberi, «Des immigrés aux artistes africains parisiens», *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 198-199-200 | 2010, mis en ligne le 2 janvier 2013, consulté le 28 novembre 2016. URL: <http://etudesafricaines.revues.org/16536>.

Marc H'LIMI, «Détecter et révéler les talents de demain. Le modèle de Radio Nova», *Le Journal de l'école de Paris du management*, 5/2006 (N° 61), p. 16-22. URL: <http://www.cairn.info/revue-le-journal-de-l-ecole-de-paris-du-management-2006-5-page-16.htm> DOI 10,391 7/jepam.061.0016

### **D. Remerciements**

Monsieur **Ibrahima GASSAMA**, journaliste, Directeur de Zig'FM, pour la discographie de *TOURÉ KUNDA*

Monsieur **Dominique DABO**, Professeur de Portugais et locuteur natif du créole, pour la traduction

Monsieur **Badou DIALLO**, appariteur, pour la programmation des extraits musicaux lors de la communication de ce texte au cours du colloque.

# LA PRÉSENCE PORTUGAISE À ZIGUINCHOR DANS SON CONTEXTE HISTORIQUE CASAMANÇAIS

**Mamadou Mané**

*Historien, ancien Conseiller culturel à la  
Présidence de la République du Sénégal (1990-2000)*

## **Introduction**

Natif de Ziguinchor où, jeune lycéen déjà, je fus frappé par l'ampleur des brassages culturels qui y prévalent à ce jour sur le vécu quotidien des populations et qui sont l'aboutissement d'une longue tradition de pluralisme ethnique et linguistique, la prégnance de la composante portugaise, je devrais dire créole portugaise, dans le riche patrimoine historico-culturel de la ville m'apparut ainsi relativement tôt. Mais le véritable déclic, à l'origine de ma curiosité d'historien pour le fait créole portugais dans ce contexte de diversité et de brassages culturels, survint bien des années plus tard.

C'était en 1985-1986, lors d'un séjour d'études de près d'un an et demi à Lisbonne où, enseignant-chercheur et boursier de l'Icalp aujourd'hui dénommé Institut Camoëns, je menais des recherches aux archives d'outre-mer sur l'histoire de l'espace mandingue du Kaabu (ou Gaabu). Le centre politique de ce dernier, avec sa capitale Kansala, se trouvait, au XIV<sup>e</sup> siècle, sur un territoire situé dans l'actuelle République de Guinée-Bissau. Les archives de Lisbonne me révélèrent alors toute leur richesse documentaire sur des aspects importants du passé des

pays guinéo-sénégalais (Gambie, Guinée-Bissau, Sénégal) dont les Portugais furent, au XV<sup>e</sup> siècle, les premiers découvreurs européens. À ce sujet, je renvoie à mon étude sur les sources portugaises dans l'historiographie de l'Afrique au temps des grandes découvertes européennes des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, étude que je mentionne dans la bibliographie à la fin de cette communication.

S'y ajoute, en mars 1987 toujours à Lisbonne, ma participation au congrès international organisé par la Fondation C.Gulbenkian qui avait pour thème général: «*Le patrimoine lusitanien bâti dans le monde*». J'eus l'honneur d'y présenter une communication sur la présence portugaise en Sénégal, vue sous l'angle de l'action des *Lançados*. Ces derniers étaient des Portugais mal vus de l'administration centrale de Lisbonne qui les considérait comme des aventuriers et qui, pour diverses raisons qu'il serait long d'exposer ici, les exila en masse, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au début du XVI<sup>e</sup>, aux îles du Cap-Vert, leur premier point de chute en Afrique. De là, ils se lancèrent (*lançar-se* en portugais) dans les pays guinéo-sénégalais voisins où ils s'installèrent définitivement. En tant qu'intermédiaires, à l'époque du commerce atlantique, entre Africains et Européens, et quoique bannis par les pouvoirs publics portugais, les *Lançados* furent, eux et leurs descendants métis luso-africains, pour beaucoup dans l'acclimatation durable de la présence portugaise en Guinée-Bissau d'abord, en Casamance par la suite. Ainsi, bien intégré dans ces deux territoires, surtout dans le premier, le fait portugais y donna naissance à une langue, le créole portugais qui, partagé comme langue véhiculaire par d'autres peuples et cultures, comptait, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle et même au siècle suivant, parmi celles qui allaient longtemps animer les circuits du commerce guinéo-sénégalais.

Par ailleurs, l'historiographie actuelle de Ziguinchor étant encore dominée par l'étude de la période coloniale française, comme l'illustre le premier ouvrage d'un de ses pionniers, l'historien français Christian Roche qui fut proviseur du Lycée Djignabo au début des années 1970, il était temps de corriger ce déséquilibre en accordant toute leur place aux autres séquences historiques de la ville et d'avoir une connaissance plus



complète de son évolution. D'autant que la période coloniale française n'aura pas fait un siècle à Ziguinchor où la présence portugaise, elle, aura duré près de deux siècles et demi (1645-1886), avec comme conséquence majeure, au plan socio-anthropologique notamment, la naissance et l'émergence d'une importante communauté de Luso-Africains créolophones que j'évoquais plus haut. J'y reviendrai.

C'est donc avec beaucoup d'intérêt que je prends part à ce colloque dont le thème sur l'histoire et les aspects patrimoniaux de la présence portugaise à Ziguinchor est des plus pertinents. Aussi, voudrais-je vivement remercier de cette rencontre internationale, avec l'expression de mes chaleureuses félicitations, ses initiateurs, au premier rang desquels le professeur Eugène Tavares, qui m'offrent l'occasion d'aborder le passé de Ziguinchor dans son contexte historique casamançais, voire guinéo-sénégalais.

Ce qui m'amène à centrer mon propos sur les périodes marquantes de l'histoire de la ville, depuis ses origines baïnouns jusqu'à nos jours, en passant par l'ère portugaise et la période coloniale française, l'espace ziguinchorois, s'étant, on l'a vu, révélé, au fil des siècles, comme un carrefour de peuples et de cultures.

## **1. Les origines baïnouns**

L'année 1645, qui vit les Portugais y installer leur premier comptoir de commerce (*feitoria* en portugais) de la région, est souvent évoquée pour dater les origines de Ziguinchor. Mais celles-ci sont beaucoup plus lointaines et remontent aux temps anciens où les Baïnouns formaient le premier peuplement de la Casamance naturelle. Le fait nous est rapporté aussi bien par les traditions orales que par la plupart des sources écrites portugaises des XVe et XVIe siècles qui citent le sous-groupe baïnounk des *Izguichos* comme fondateur de la localité. D'où *Izguichor* qui signifie la terre des Izguichos en langue locale et dont Ziguinchor tira son nom.

Les mêmes sources parlent d'un autre sous-groupe du même peuple baïnouk, situé dans la moyenne vallée du fleuve Casamance et appelé *Kassanga* qui fonda le *Kasa*, le premier royaume de la région bien avant l'arrivée des Portugais. Le souverain du Kasa portait le titre de *Mansa* (*roi* en mandingue), ce qui donna *Kasamansa*, d'où Casamance, terme générique pour désigner par la suite l'ensemble de la région. Ainsi, contrairement à une certaine légende, ce n'est ni *Casa di Mansa* (*la maison du Roi*, en créole portugais), ni *Sinta bouTiora* (*assois-toi et pleure*, toujours en créole portugais) qui sont à l'origine des toponymes respectifs de Casamance et de Ziguinchor, même s'ils renvoient à la longue présence portugaise à Ziguinchor. Les origines de la ville et de son nom sont, sans conteste, baïnouks.

Au cours de cette période marquée par la prépondérance baïnouk, Ziguinchor faisait partie de l'espace politique du royaume du Kasa cité plus haut, dont un des souverains au XVI<sup>e</sup> siècle, du nom de Mansa Tamba, s'affirmait, à partir de sa capitale Birkama, comme un fervent partisan des relations commerciales avec les Portugais qui sillonnaient une bonne partie du fleuve Casamance. Au moment de la chute du royaume vers 1830 sous les coups de boutoir des Balantes, voisins méridionaux qui finirent par s'emparer de la capitale Birkama, courait une légende au sujet d'un autre de ses souverains dont le règne ne nous est pas bien connu. Ce dernier, présenté comme un roi sanguinaire qui opprimait son peuple et lui faisait même subir des sacrifices humains, s'appelait Massogdi Biaye, plus connu sous le nom de Ghana Sira Banna. Il mourut assassiné, le peuple, persécuté, n'en pouvant plus, dit encore la légende, de sa tyrannie meurtrière. La même légende, établissant un lien de cause à effet entre la disparition de Ghana Sira Banna et le long processus de déclin des Baïnouks en Casamance, parle d'une « malédiction » que ce roi, agonisant, aurait lancée contre son peuple afin que celui-ci ne puisse plus jamais retrouver sa puissance et son prestige d'antan pour s'être rendu coupable de régicide.

Qu'en était-il en réalité? Quel crédit accorder à cette légende encore vivace dans la mémoire de nombre de Casamançais? En l'état actuel

des recherches et des études déjà produites sur le monde baïnouk, ce point d'histoire et/ou de légende, faute de sources écrites et de témoignages oraux fiables, est d'autant plus délicat et malaisé à élucider par les historiens qu'il a trait à une question sensible, la prétendue « malédiction » qui, de nature à ternir l'image de marque des Baïnouks, se serait abattue sur ces derniers. S'y ajoute que les rares versions qui en sont connues divergent sur les causes réelles du déclin du royaume du Kasa. Si bien que de sérieux doutes sont à porter sur les allégations de cette légende qui a la vie dure. En tout état de cause, des investigations plus approfondies sont à mener par les chercheurs, non point seulement sur la légende de Ghana Sira Banna, mais aussi sur l'histoire générale des Baïnouks qui demeure encore mal connue, même si tout le monde s'accorde à les reconnaître comme les autochtones de la région. Reste que, grâce aux sources écrites portugaises, il est établi qu'au cours des XVe et XVIe siècles, le Kasa, en plein apogée et à l'instar du Kaabu, son puissant voisin mandingue, tenta l'unification politique des divers sous-groupes baïnouks aux fins de renforcer son autorité et son hégémonie sur la majeure partie de la région.

En effet, si au sein de tous les sous-groupes prévalait une réelle unité culturelle baïnouk, il n'en était pas de même au plan politique plutôt marqué par un morcellement de l'espace en une mosaïque de terroirs qui, pour la plupart, tenaient farouchement à leur indépendance et s'opposaient à toute construction étatique de type centralisateur et/ou monarchique. Dans ces conditions, les tentatives d'unification politique tournèrent court, contraignant le royaume du Kasa à se replier, à partir du XVIIe siècle qui marque le début de son long déclin, sur ses positions territoriales de base en Moyenne Casamance, autour de sa capitale Birkama, sur la rive gauche du fleuve. Dès lors, s'enclencha à l'endroit du peuple baïnouk un processus qui allait le placer à la merci d'autres peuples qui, par vagues successives, s'installèrent à demeure en Casamance bien des siècles avant l'arrivée des premiers navigateurs et marchands portugais. Parmi cette première vague d'immigrants, il y eut les Diolas, localisés pour l'essentiel en Basse Casamance sur les

deux rives du fleuve; les Mandingues sur les deux rives du fleuve en Moyenne Casamance, en provenance du Kaabu au sud-est, tandis que les Balantes y occupaient les zones limitrophes de la Guinée-Bissau actuelle au sud; du côté de la Haute Casamance, qui abritait aussi d'anciens terroirs bāinounks, Peuls et Mandingues, venus également du Kaabu, se mirent en place.

Le monde bāinounk n'avait ainsi pu réaliser son unité politique sous la bannière du royaume du Kasa. Le voilà fragilisé et même affaibli, sans un État fort pour contenir et maîtriser les flux migratoires de populations allogènes de plus en plus nombreuses, solidement établies un peu partout dans la région devenue un *melting-pot* de peuples d'horizons divers. Ces derniers, en dépit des visées assimilationnistes et expansionnistes de certains d'entre eux, surent cohabiter avec les Bāinounks, intensifier les brassages et préparer le terrain au cosmopolitisme qui allait, des siècles plus tard, faire l'un des multiples charmes de Ziguinchor.

## **2. La présence portugaise**

Comme indiqué plus haut, c'est en 1645 que date la création à Ziguinchor du premier comptoir commercial des Portugais en Casamance, région où pourtant leur présence remonte au milieu du XVe siècle, au moment où leurs navigateurs et, plus tard, leurs marchands la parcouraient, à la recherche de la cire, de l'ivoire et des esclaves. À l'époque, le site de Ziguinchor leur était connu qui servait de lieu passage pour leurs transactions commerciales dans l'arrière-pays et en Gambie au nord. D'autant que les Portugais s'étaient installés depuis déjà 1588 à Cacheu, localité qui, située au sud de Ziguinchor, était destinée à être, au siècle suivant, la première capitale de leur future colonie de la Guinée portugaise.

Le principal obstacle des Portugais en Casamance était la basse vallée du fleuve qu'ils ne pouvaient pas remonter à partir de l'embouchure atlantique à l'ouest. En effet, les populations diolas étaient hostiles à

leur présence du fait, entre autres causes, de l'odieuse traite négrière qui, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, en était déjà à ses ravages dans les pays guinéo-sénégalais. Hostilité salutaire, pourrait-on dire aujourd'hui ! Car elle peut expliquer pourquoi l'île de Karabane à l'embouchure du fleuve Casamance, au contraire de Gorée, sa voisine au nord, n'avait pu être érigée en entrepôt d'esclaves. Au reste, l'émergence de Karabane comme comptoir français date des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, après l'abolition de la traite négrière atlantique et l'instauration du commerce dit légitime.

Pour lever les obstacles à l'implantation de leur commerce, les Portugais firent appel au soutien du royaume du Kasa évoqué plus haut dont les souverains, rappelons-le, étaient, contrairement aux populations de la Basse Casamance, ouverts aux relations avec les Européens. Aussi, des guerres furent-elles menées par le Kasa pour venir à bout des résistances anti-portugaises. N'y étant pas parvenus après de multiples tentatives qui, toutes, échouèrent, le Kasa et les Portugais durent se résoudre à trouver une voie de contournement par Cacheu, plus au sud, pour atteindre Ziguinchor par voie terrestre où les populations leur étaient beaucoup plus réceptives. De Ziguinchor, les Portugais remontaient le fleuve pour le sillonner dans sa moyenne et haute vallée où ils se sentaient davantage en sécurité, le Kasa, leur protecteur, y exerçant alors son autorité politique.

Mais à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, le commerce portugais commençait à perdre de sa suprématie plus que séculaire en Casamance. Il subissait en effet la concurrence de plus en plus active des marchands anglais, hollandais et surtout français qui, à leur tour, convoitaient les richesses de la région, dont la position charnière entre le nord et le sud de l'espace guinéo-sénégalais présentait à leurs yeux un intérêt stratégique et commercial évident.

C'est dans ce contexte que le Français André Bruë, directeur de la Compagnie du Sénégal basée à Saint-Louis, y effectua une mission exploratoire qui lui fit découvrir la voie terrestre reliant Bintang en Gambie au nord à Cacheu au sud, via Ziguinchor. Voie parmi les

plus importantes du commerce interrégional guinéo-sénégalais, jusqu'alors fréquentée seulement par les marchands africains et leurs partenaires portugais; voie qui mettait aussi en valeur la position stratégique de Ziguinchor comme carrefour des circuits terrestres et fluviaux animant ce commerce interrégional. Grande découverte donc que cette voie terrestre pour le commerce français qui s'empressa de l'exploiter dans le cadre de sa stratégie d'expansion dans la région. Mais grosse préoccupation pour les Portugais qui y voyaient une sérieuse menace à leur présence en Casamance.

D'où la consolidation de leur position à Cacheu où ils s'étaient repliés et qui, en 1641, devint, comme rapporté plus haut, leur premier et principal centre administratif en Guinée-Bissau; d'où, quatre ans plus tard, à partir toujours de Cacheu qui en assurait la tutelle administrative, leur présence renforcée à Ziguinchor où, en plus d'un comptoir de commerce, ils construisirent un poste fortifié.

Voilà Ziguinchor sous influence portugaise, mais toujours attachée à ses origines baïnouns, réalités avec lesquelles les nouveaux immigrants, des Luso-Africains, allaient composer. Cacheu en était le foyer moteur où les marchands portugais, notamment les *Lançados* évoqués plus haut, avaient auparavant réussi à s'acclimater et à s'adapter durablement aux réalités socioculturelles locales. Il en résulta une descendance métisse à l'origine de communautés luso-africaines dont Ziguinchor était le plus important établissement en Casamance. Et la langue qui en était issue, le créole portugais, avait à l'époque atteint une expansion telle que, pendant des décennies, elle était en concurrence avec le mandingue comme langue véhiculaire des milieux commerciaux de la majeure partie de l'espace guinéo-sénégalais. De fait, c'étaient les Luso-Africains, beaucoup plus que les Portugais de souche davantage occupés à la gestion administrative des localités placées sous leur tutelle, qui s'étaient affirmés comme les véritables vecteurs de l'influence culturelle portugaise en Casamance en général, à Ziguinchor en particulier.

Des Luso-Africains étaient ainsi partis de Cacheu pour Ziguinchor où

l'une des premières familles créoles portugaises à s'installer fut celle des Carvalho de Alvarenga. Celle-ci y était devenue très influente grâce à l'appui des autorités portugaises de Cacheu qui l'avaient associée, non seulement à la gestion administrative, mais aussi aux activités commerciales de la localité. Et pour bien s'enraciner, les Carvalho de Alvarenga, ensemble avec les autres familles créoles portugaises, s'attachèrent l'hospitalité des Baïnounks dont l'ancienneté de la lusophilie fut pour beaucoup dans le rapprochement entre les deux communautés qui finirent par nouer d'intenses brassages, conférant à Ziguinchor son visage de ville créole qui lui était resté jusqu'aux débuts des années 1970.

C'est dire que le fait portugais, à travers notamment son versant créole, est constitutif du moule culturel qui allait servir de socle au cosmopolitisme de Ziguinchor où les autochtones baïnounks, sans perdre leur identité, se virent, pour la première fois de leur histoire, entrer en contact durable avec des Européens et leurs descendants totalement africanisés. Et c'était comme en prélude à l'arrivée d'autres peuples et cultures dont je parlerai plus loin.

Il y a ainsi un important patrimoine créole portugais, porté par un substrat socioculturel baïnounk, que l'historiographie de la ville ne saurait occulter. Il rappelle certes un passé plus ou moins colonial, mais notre mémoire collective doit l'assumer, comme elle a eu à le faire pour la période coloniale française qui succéda à l'ère portugaise à Ziguinchor. D'autant que les peuples n'ont pas vocation à vivre en vase clos, en autarcie, surtout en ces terres guinéo-sénégalaises aux brassages culturels intenses. Bien au contraire, ils se doivent, pour commémorer utilement leur passé, d'en connaître et reconnaître tous les aspects de l'évolution, laquelle est presque toujours faite de périodes d'apogée et de déclin, de permanences et de ruptures, d'emprunts réciproques du fait des brassages, de réussites et d'incidents de parcours, d'ombre et de lumière dont il convient de tirer tous les enseignements. Là réside souvent la grandeur d'un peuple! Là réside toujours sa force pour relever les défis du présent et mieux se préparer à ceux du futur!

### **3. La période coloniale française**

Voir la France s'installer pour longtemps en Casamance et s'y rendre commercialement hégémonique était un des objectifs déclarés des milieux d'affaires français établis à Saint-Louis et à Gorée. Ceux-ci, attirés comme tout le monde par les richesses de la région, ambitionnaient, au cours de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, d'y éclipser les Portugais. D'où la mission exploratoire de la Compagnie du Sénégal conduite par André Bruë qui marqua le départ d'une offensive commerciale des Français en Casamance. Mais n'ayant pas bénéficié de l'appui militaire et administratif attendu alors du gouverneur du Sénégal, les commerçants français n'avaient pu venir à bout de leurs concurrents anglais, portugais et africains (notamment les marchands mandingues appelés *Dioulas*) auxquels ils disputaient la maîtrise de l'espace économique de la région.

Il fallut attendre les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où la colonisation européenne, avec les conquêtes territoriales qu'elle impliquait, se préparait à s'exercer sur la quasi-totalité du continent africain, pour voir les autorités françaises de Saint-Louis consentir à apporter le soutien nécessaire à une plus forte présence en Casamance. Aussi, une autre mission exploratoire décidée, au nom du gouverneur du Sénégal, par Dagorne, Commandant de Gorée, y fut-elle envoyée en 1837. Mission concluante pour les autorités françaises, puisque, la même année, non sans de farouches résistances opposées par les populations, furent érigés, avec la protection militaire requise, deux centres administratifs qui allaient compter parmi les places fortes du commerce français dans la région : l'île de Karabane sur l'embouchure du fleuve et Sédhiou avec son poste fortifié, en Moyenne Casamance. Ziguinchor, située entre les deux localités, était comme prise en tenaille, l'étau français se resserrant de plus en plus.

C'est dans ces circonstances qu'une figure créole portugaise marquante de Cacheu, du nom de Honorio Pereira Barreto, entra en scène pour lutter contre toute mainmise française sur Ziguinchor où il disposait de solides attaches familiales. En effet, né à Cacheu en 1813, Honorio



Pereira Barreto, de par sa mère, Rosa Carvalho de Alvarenga, originaire de Ziguinchor et appartenant à la famille du même nom, symbolisait la communauté de destin des deux localités aux relations historiques anciennes. Après des études au Portugal et de retour dans sa ville natale à l'âge de 20 ans, il ne tarda pas en être nommé gouverneur, le premier issu de la communauté créole portugaise du pays. Fort de tels atouts, il mena, des années durant, des actions énergiques dans l'espoir de contrer l'influence commerciale française et de maintenir la ville natale de sa mère dans le giron portugais.

À cette fin, il acheta, à ses propres frais, nombre de terres et de sites stratégiques dans Ziguinchor même, ainsi que dans ses environs sur les deux rives du fleuve et les immatricula au nom de l'État portugais; il fit des tournées dans une bonne partie de la région pour convaincre les populations de tourner le dos aux Français et saisissait l'occasion pour, par une sorte de patriotisme de terroir, faire valoir sa qualité de *fidju da terra* (*filis du pays* en créole portugais), expression passée à la postérité, notamment à Ziguinchor où elle est toujours en usage dans les milieux créolophones encore nostalgiques de leur âge d'or.

Car il y eut bien un âge d'or de cette communauté à Ziguinchor qui dura jusqu'au début des années 1970, illustré, entre autres, par le fait qu'à l'indépendance les trois premiers maires de la ville en étaient issus dont la langue, le créole portugais, comptait parmi les deux ou trois les plus parlées dans la cité. Mieux, deux d'entre ces mêmes édiles, Charles-Bernard Jules et Étienne Carvalho, furent, au cours des années 1960, élus députés à l'Assemblée nationale à Dakar. Un âge d'or perdu depuis lors avec, parmi tant d'autres signes, le déclin du créole portugais qui, d'hégémonique, est devenu une langue plus ou moins minoritaire.

Déclin irrémédiable? Léthargie socioculturelle de ses locuteurs de moins en moins nombreux dans une ville réputée pour le dynamisme de sa diversité linguistique et culturelle? Relâchement des liens historiques anciens entre Ziguinchor et ses voisines bissau-guinéennes, à savoir Cacheu et Bissau, deux foyers moteurs de l'expansion créole portugaise dans la région? Grandeur et misère inhérentes à l'évolution de toute

langue en milieu multilingue? Autant de questions qui renvoient à une réalité sociolinguistique assez typique de Ziguinchor et que le colloque a certainement prévu d'aborder avec, présents parmi nous, des spécialistes pour en parler avec plus d'autorité et de compétence.

Revenons à Honorio Pereira Barreto dont les efforts pour la pérennisation de la présence portugaise à Ziguinchor furent vains. Car peu avant sa mort survenue en 1859, lâché par son administration centrale à Lisbonne qui semblait vouloir se délester de Ziguinchor au profit de Cacheu, il ne pouvait, malgré le soutien de ses congénères créoles portugais, que constater, amer et démoralisé, l'échec de son combat contre la pénétration française.

L'hostilité du gouverneur de Cacheu ainsi surmontée, les Français se mirent, sans tarder, à tirer profit de leurs atouts commerciaux parmi lesquels la variété et la qualité de leurs marchandises très prisées des populations et vendues, de surcroît, à des prix compétitifs par rapport à ceux pratiqués par leurs concurrents portugais. Autre atout du commerce français et non des moindres : l'île de Karabane et Sédhiou où il était solidement établi. De sorte que dès 1874, s'installa à Ziguinchor le premier commerçant français, du nom de François Chambaz.

Un contexte aussi favorable à ses intérêts commerciaux et géostratégiques dans la région ne pouvait qu'inciter la France à entamer, une décennie plus tard, des négociations avec le Portugal pour l'acquisition de la ville créole. En conséquence, par une convention de cession signée le 12 mai 1886 entre Paris et Lisbonne, Ziguinchor passa sous tutelle coloniale française.

Dès lors, les effets de la présence française sur la dynamique cosmopolite enclenchée à Ziguinchor depuis la période portugaise, allèrent en s'amplifiant et ce, du fait de l'essor économique et de la croissance démographique de la ville. Et les nouvelles autorités y virent un moyen d'accélérer le déclin de la communauté créole portugaise qui, bien des années après le changement de tutelle coloniale, continuait à s'opposer plus ou moins ouvertement à la présence française.

C'est ainsi que, pour répondre à la vocation de métropole régionale que lui destinaient les autorités coloniales françaises au regard de sa position stratégique de futur port fluviomaritime et de grand centre commercial, Ziguinchor devait changer de physionomie et ne plus rester le gros bourg qu'elle était jusqu'alors et qui s'étirait le long des berges du fleuve, sous-équipé et mal loti. D'où les aménagements mis en œuvre pour en accélérer l'urbanisation. Celle-ci était devenue d'autant plus nécessaire et urgente que les Français avaient déjà pris la décision, après une décennie de présence, de transférer de Sédhiou à Ziguinchor le chef-lieu de ce qu'ils appelaient le Cercle de Casamance englobant, au sein de la Colonie du Sénégal, l'ensemble de la région naturelle. Le transfert s'était fait progressivement, entre 1903, année où fut entamée la construction du premier bâtiment administratif de la ville (l'actuel siège du Conseil Régional et le premier siège de la Mairie), et 1909, année où le commandant supérieur du Cercle emménagea dans ses nouveaux locaux (l'actuelle Gouvernance de la région). Entre les deux dates, Ziguinchor fut érigée en Commune mixte en 1907 et eut sa Chambre de commerce l'année suivante. Des années auparavant, en 1892, la CFAO (Compagnie française de l'Afrique occidentale), une maison de commerce française de Marseille, parmi les plus importantes au Sénégal, s'installa dans la ville, suivie de Maurel et Prom, une maison de commerce de Bordeaux.

Tous ces faits témoignaient de l'essor économique de Ziguinchor où affluaient divers groupes ethniques de la région et d'ailleurs, à la recherche d'emplois salariés et de nouveaux horizons, la ville coloniale s'offrant à eux comme un cadre de recomposition sociale qui rendait encore plus intenses et irréversibles les brassages. Les premiers aménagements eurent lieu dans les vieux quartiers de la communauté bainouk situés au bord du fleuve que les autorités déplacèrent un peu à l'intérieur des terres, sur les anciens sites de Boudody, de Kobitène et même de Djibélor un peu plus loin à l'ouest.

L'espace ainsi libre de toute habitation fut érigé en quartier des affaires, véritable centre administratif et commercial de la ville, communément

appelé depuis lors *l'Escale* où, à la fois comme résidence et lieu de travail, vivaient en majorité les représentants français du commerce et de l'administration publique. Quant aux auxiliaires africains de ces derniers, un nouveau quartier, loti en 1901 dans le voisinage immédiat de *l'Escale*, et qu'ils partageaient avec leurs devanciers créoles portugais, leur fut réservé qui prit le nom wolof de Santiaba, la majorité desdits auxiliaires étant des wolofophones venus du nord du Sénégal. Quelques années plus tard, dans le cadre de l'extension du périmètre d'habitation de la ville, ce fut au tour d'un autre quartier de voir le jour sur un site au nom local de Boucotte peuplé, en majorité, de groupes ethniques originaires de la région.

On le voit, l'essor commercial de la ville avait entraîné sa croissance démographique. La population passa alors, en 1908, de cinq cents habitants, dont une cinquantaine d'Européens, à six mille en 1914, pour atteindre les dix mille habitants à la fin de la Première Guerre mondiale. Et pour y encourager l'arrivée de nouveaux habitants et la renforcer dans ses fonctions de métropole, l'administration française procéda au désenclavement de Ziguinchor par un nouveau réseau routier qui, complétant l'ancien réseau fluvial de la région, reliait la ville, via Bignona et Marsassoum, à Sédhiou, l'ex-chef-lieu en Moyenne Casamance. Une route la reliait aussi à Kamobeul, à l'ouest en Basse Casamance, en attendant son prolongement jusqu'à Oussouye, un autre poste fortifié des Français dans la zone de Karabane, à l'embouchure.

#### **4. Aspects du cosmopolitisme de Ziguinchor**

On l'a vu, alors que Santiaba était le quartier des populations venues du nord du pays (Wolofs, Toucouleurs et Sérères principalement) et de leurs devanciers créole portugais, le gros des habitants de Boucotte était originaire de la Casamance même, parmi lesquels Diolas, Mandingues, Balantes, Peuls de la Haute Casamance auxquels s'étaient joints Manjaks, Mancagnes, Papels venus de la Guinée-Bissau et Peuls en provenance du Fouta Djallon, en Guinée-Conakry. À Boucotte comme à

Santiaba, et plus tard dans d'autres nouveaux quartiers, les populations vivaient leur diversité ethnique et linguistique avec entente et harmonie, enracinement et ouverture, faisant de Ziguinchor, encore aujourd'hui, une terre d'accueil et un des hauts lieux des convergences culturelles au sein de la nation sénégalaise. Au point qu'à Santiaba, Catholiques et Musulmans se partageaient le même cimetière qui existe de nos jours, illustrant à merveille le sens de l'hospitalité ainsi que le cachet si particulier du cosmopolitisme ziguinchorois.

C'est dire à quel point Ziguinchor, davantage que la plupart de nos grands centres urbains, s'est, au fil du temps, affirmée comme un cadre convivial de brassages entre divers peuples et cultures tant du Sénégal que d'autres pays de la sous-région, notamment des pays limitrophes. On ne peut trouver meilleur exemple de symbiose culturelle, pour parler comme le grand poète Léopold Sédar Senghor !

En effet, le Ziguinchorois, c'est le citoyen qui a conscience d'être à la confluence de plusieurs cultures, parlant au moins deux des langues nationales du Sénégal ; c'est celui qui a le pluralisme culturel chevillé au corps, tout en étant attaché à sa culture d'origine ; c'est celui pour qui le dialogue des cultures et des religions n'est pas qu'un slogan, mais bien une réalité vécue au quotidien et assumée, Musulmans, Chrétiens et Gens des religions traditionnelles devant et pouvant vivre leur foi en paix et en toute fraternité dans la cité. En un mot, être Ziguinchorois, c'est incarner cette nation sénégalaise qui ne cesse de se renforcer et de s'enrichir de ses diversités de tous ordres.

C'est là un précieux acquis du patrimoine historique, matériel et immatériel de la ville qu'il nous incombe de préserver et que la tenue de ce colloque nous donne l'agréable occasion de revisiter et de promouvoir, avec la rigueur scientifique et l'engagement attendus des chercheurs que nous sommes.

## **Bibliographie**

Alvares de ALMADA, *Tratado breve nos rios de Guiné*, nouvelle édition par Luis Silveira, Lisbonne, 1946;

Jean BOULEGUE, *Aux confins du monde malinké: le royaume du Kasa (Casamance)*, communication au Congrès international sur la civilisation mandingue, tenu à Londres en 1972. Le document est publié dans les Actes non encore édités dudit congrès;

Antonio CARREIRA, *Os Portugueses nos rios de Guiné (1500-1900)*, Lisbonne, 1984;

Philip CURTIN, *The atlantic Slave Trade*, University of Wisconsin Press, 1969;

Mamadou MANE, *Contribution à l'histoire du Kaabu, des origines au XIX<sup>e</sup>siècle*, in Bulletin de l'IFAN, tome 40, série B, n° 1, Dakar, janvier 1978; *Quelques observations sur la présence portugaise en Sénégal, XVe-XVII<sup>e</sup> siècle*, communication au Congrès international sur le Patrimoine lusitanien bâti dans le monde, Fondation C.Gulbenkian, Lisbonne, mars 1987, disponible en version portugaise dans la revue ICALP, n° 18, décembre 1989, Lisbonne; *Les sources portugaises et l'historiographie africaine aujourd'hui*, in la revue Ethiopiques, vol.7, n° 1, 1<sup>er</sup> semestre, Dakar, 1991; *La Casamance dans l'espace historique guinéo-sénégalais*, in Mélanges offerts au professeur Assane Seck, p.175, NEAS, Dakar, 2010;

Christian Roche, *Histoire de la Casamance, conquête et résistance: 1850-1920*, Karthala, Paris 1985;

Walter RODNEY, *History of the Upper Guinea Coast, 1500-1800*, Clarendon Oxford Press, 1970;

Maria da Graça Garcia Nolasco da SILVA, *Subsidios para o estudo dos Lançados na Guiné*, in Boletim Cultural da Guiné Portuguesa (BCGP), vol.XXV, n°97, 98, 99, p.25, 1970;

Avelino TEIXEIRA DA MOTA, *Mar Alem Mar*, Lisbonne, 1972 ;

Cândido da Silva TEIXEIRA, *Companhia de Cacheu, rios et comercio da Guinéa*, in *Boletim do Arquivo Historico Colonial*, vol.I, p.88, 1950;

Pierre-Xavier TRINCAZ, *Colonialisme et Régionalisme, Ziguinchor en Casamance*, éditions del'ORSTOM, Collection Travaux et Documents, Paris 1984 ;

Jaime WALTER, *Honorio PEREIRA BARRETO, Biografia-Documents*- "Memoria sobre o estado actual da Senegâmbia portuguesa", publicações do Centro de Estudos da Guiné Portuguesa, n°5, Bissau, 1947.

